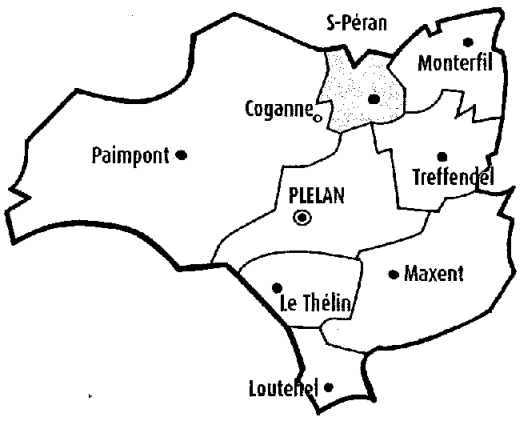
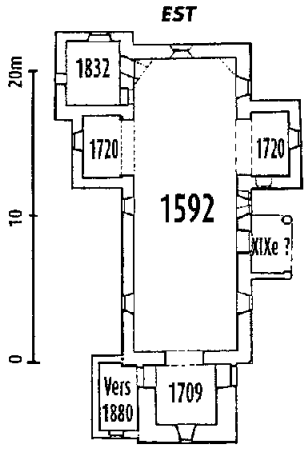
L'ÉGLISE SAINT-PIERRE DE SAINT-PÉRAN [1]





Le corps principal, de 1592, très repris pour ses ouvertures, s'est gonflé de six adjonctions, dont les trois plus importantes sont bien datées grâce aux registres de baptême.

Trois dates officielles,

1606 (27 février)[1] : création de la trêve
L'évêque de Saint Malo, Jean du Bec, en résidence à Saint-Malo de Beignon, accorde à la chapelle frairiale de Saint-Péran, distante de trois lieues de l'église-mère de Paimpont, le statut d'église tréviale (ou fillette), aussi bien pour les habitants de Saint-Péran que pour ceux des villages alentours (notamment Coganne), avec droit de baptême et de culte dominical[2]. Ollivier Macent, qui a déjà pris en charge la communauté l'année précédente et commencé à tenir les registres, est officiellement nommé subcuré[3].

1803 (16 juillet) : création de la paroisse
L'évêque de Rennes, J.-B. de Maillé, en lien avec la nouvelle commune et le nouveau diocèse, crée la paroisse Saint-Pierre de Saint-Péran, administrée par un recteur.

Noël 2002 : nouvelles paroisses

Dans le concert des huit églises de l'ensemble paroissial Saint-Judicaël qui gravite autour de Plélan, celle de Saint-Péran est certainement l'une des plus faciles à aimer : c'est la seule avec l'ancienne église abbatiale de Paimpont à n'avoir pas été reconstruite au XIXe.

Imaginez des couleurs au dessin ci-dessous : les murs sont roses, de tous les roses clairs ou violacés du pays de Montfort, les ardoises sont grises avec des reflets blanchâtres et des accents de lichens dorés. En avant, une pelouse bien verte constellée de pâquerettes. En arrière, l'immensité du ciel changeant et la lisière de Brocéliande, fabuleuse...

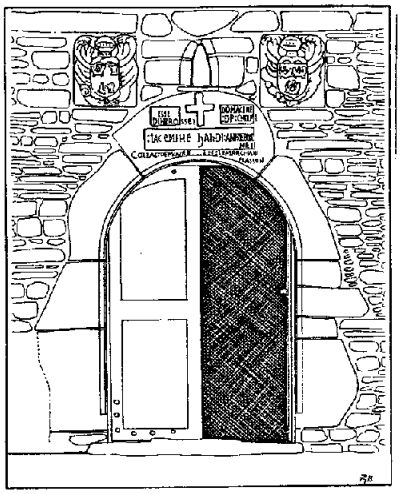
Sa forme de croix régulière, ses ouvertures cintrées, sa tour bonhomme chapeautée d'une flèche magnifique font penser au temps de Louis XIV. De fait, nous verrons bientôt en détail ce qu'elle doit au début du XVIIIe. Mais l'implantation d'un sanctuaire en ces lieux sauvages se perd dans la nuit des temps et le corps principal de l'église actuelle remonte à la fin du XVIe, plus précisément à 1592.

Avant 1592

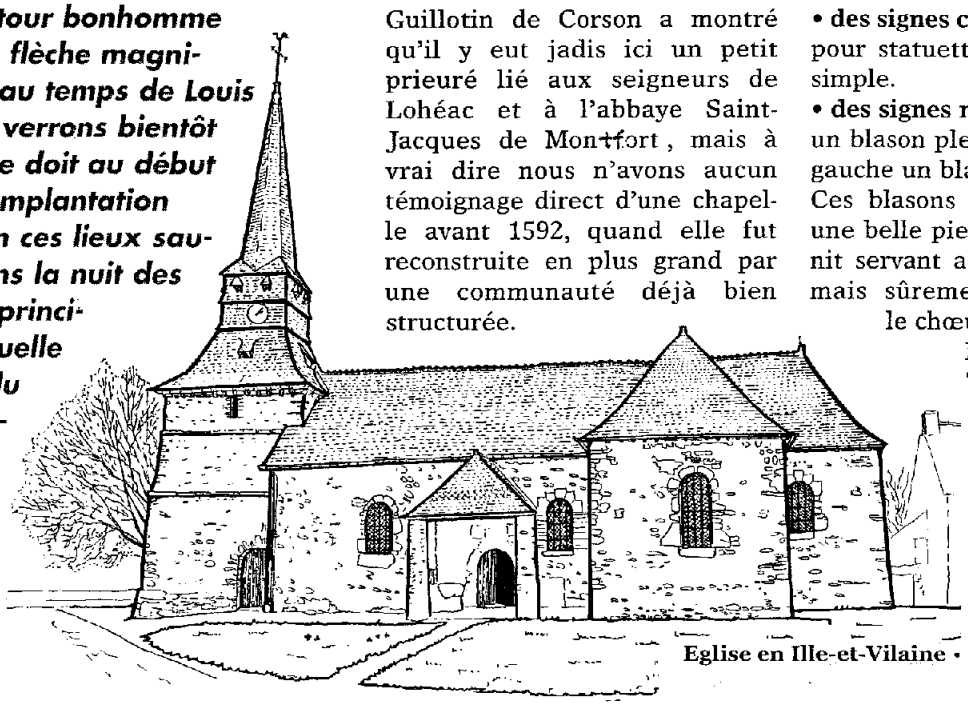
Aux confins de la forêt de Paimpont, le site pourrait passer pour marginal. Il ne l'était sans doute pas à l'époque carolingienne : dans les environs, Talensac, Gaël ou Plélan intéressèrent des rois comme Erispoé ou Salomon. C'est peut-être de ces temps reculés que date l'implantation d'un premier sanctuaire. *Péran*, saint de Cornouaille britannique, avait eu une certaine notoriété en petite Bretagne, surtout dans le nord.
Ce saint n'est plus représenté aujourd'hui dans l'église. Il a été remplacé, au temps de moines plus français que bretons, par des figures plus universelles et plus sûres : saint Pierre comme patron principal et saint Martin comme patron secondaire...

Guillotin de Corson a montré qu'il y eut jadis ici un petit prieuré lié aux seigneurs de Lohéac et à l'abbaye Saint-Jacques de Montfort, mais à vrai dire nous n'avons aucun témoignage direct d'une chapelle avant 1592, quand elle fut reconstruite en plus grand par une communauté déjà bien structurée.

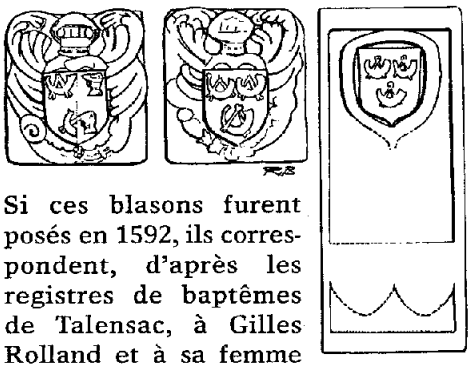
La reconstruction de 1592



Les divers signes au-dessus de la porte principale sont riches d'enseignements. On trouve en effet :
• **une date, 1592,** qui marqua très probablement une reconstruction totale.
• **des signes chrétiens** : une niche pour statuette et une croix très simple.
• **des signes nobiliaires** : à droite un blason plein (trois olifants), à gauche un blason mi-partie.
Ces blasons sont à rattacher à une belle pierre tombale de granit servant aujourd'hui de seuil mais sûrement autrefois dans le chœur. Ils renvoient aux Rolland de la Touche en Talensac qui avaient, semble-t-il, acquis les terres de cet ancien prieuré de Saint-Jacques de Montfort.

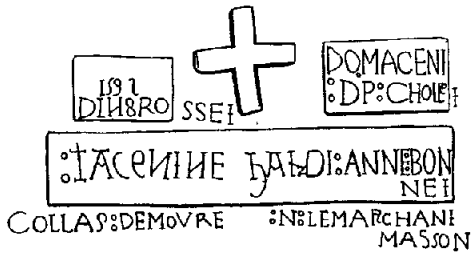


Blasons et pierre tombale



Si ces blasons furent posés en 1592, ils correspondent, d'après les registres de baptêmes de Talensac, à Gilles Rolland et à sa femme Jeanne Le Houlx (de Trébulan en Guer), qui se firent probablement enterrer dans cette chapelle dont ils se considéraient alors comme les seigneurs fondateurs.

A cela s'ajoutent **plusieurs noms de personnes, acteurs à titres divers de cette construction.**



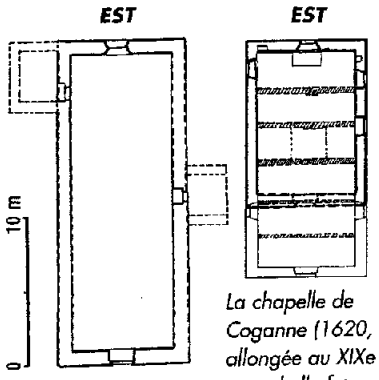
• De part et d'autre de la croix, ce sont **trois prêtres**, probablement locaux : *dom Jan Grosset, dom Ollivier Macent* et *dom P. Chollet*. Ollivier Macent est le seul connu : il devint le premier subcuré de l'église en 1606 et signa les registres jusque vers 1640. Jan Grosset, premier nommé, eut sûrement un rôle très actif à l'origine : la famille Grosset est la plus représentée sur les registres du XVIIe et un Grosset se porta caution de la subsistance du desservant en 1606.

• Au milieu, sur un cartouche plus large et écrits en plus grand, *Iacenthe Hardi* et *Anne Bonnet* sont certainement les **trésoriers** qui ont géré les fonds de la reconstruction.

• En bas, plus discrets, les deux derniers noms désignent les **bâtisseurs** proprement dits, également locaux selon toute vraisemblance, *N. Lemarchand*, «*masson*», c'est-à-dire l'entrepreneur, et *Collas Demouré* qui lui fut associé, peut-être comme charpentier.

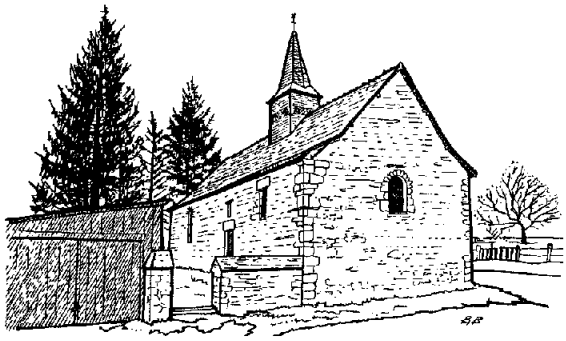
Tous ces acteurs durent lutter dans les années qui suivirent pour obtenir à leur chapelle le statut d'église tréviale, ce qui leur fut accordé en moins de quinze ans, en 1606 (v. encadré p.1).

Le principal argument était la difficulté, à la saison d'hiver, d'aller faire baptiser les nouveaux-nés à l'abbaye de Paimpont, à près de trois lieues de chemins défoncés dans la forêt (24 km aller-retour)...



L'église en 1592 et au XVIIe

La chapelle de Coganne (1620, allongée au XIXe quand elle fut devenue frairiale).



La chapelle privée Saint-Jacques de Coganne fut bâtie et fondée en 1620 par Jacques Saulnier, arrière grand-oncle de L.-M. Grignion de Montfort.

Le bâtiment quoique vaste, devait être très modeste[6]. Il correspond pour sa surface à la partie principale de l'église actuelle. Pour l'imaginer, on peut aller voir la chapelle Saint-Jacques de Coganne construite à peu de distance en 1620 (mais deux fois moins longue à l'origine).

L'église avait donc une fenêtre à l'est (aujourd'hui bouchée), en arc brisé mais sans meneaux, et trois portes qui nous sont connues par les registres de sépultures[7] : la «*grande porte du chanceau*» (disparue), la «*petite porte du milieu*» (encore visible mais bouchée), la «*grande porte du bas*» (c'est la porte aux inscriptions, autrefois en façade, mais replacée au sud quand on fit la tour en 1708).

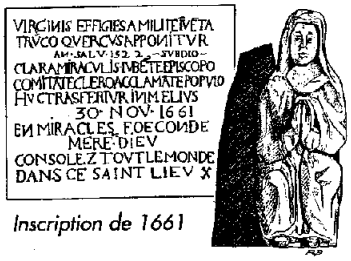
Un clocher se dressait sur le milieu de l'église. Une sacristie et un porche s'ajoutèrent dans le courant du XVIIe (le porche est cité en 1658).

A l'entrée du chœur étaient à gauche l'autel Notre-Dame et à droite l'autel Saint--Marguerite, dédié plus tard à Saint-Jacques (vers 1644), puis à Saint-Nicolas (vers 1693), selon les registres paroissiaux.

Un aspect touchant des registres : maintes fois y sont nommés des membres de la famille de Louis-Marie Grignion de Montfort, en particulier sa grand-mère paternelle, Jacquemine Saulnier, qui fut baptisée et se maria à Saint-Péran[8].

A suivre...

• Père Roger Blot



Inscription de 1661

Hauteur : 22,5 cm

«[Cette] image de la Vierge, trouvée par un soldat, fut placée contre un tronc de chêne
l'an du salut 1522 - en plein air -
Réputée pour [ses] miracles, sur ordre de l'évêque, à l'appel du clergé, sous les acclamations de la foule, elle a été transportée ici pour être mieux
Le 30 novembre 1661

En miracles féconde,
Mère de Dieu
Consolez tout le monde
Dans ce saint lieu».

«La petite Bonne Vierge»

Vénérée au XXe sous le nom de Notre-Dame du Chêne, la petite statuette de bois était plus tendrement désignée au XVIIIe comme «la petite Bonne Vierge»... Nous n'en savons pas plus sur son histoire que ce qu'en dit l'inscription de 1661, pas toujours bien comprise.

L'expression «*a milite inventa*» peut signifier *trouvée par un soldat* ou, plus techniquement, *faite par un soldat sans modèle*. Ce type de Vierge, assez rare au XVIe, nous présente Marie priant pour nous, ou si nous préférons, avec nous.

Les années 1660-1661 furent des années de famine. La peur d'affronter un second hiver donna sans doute l'idée d'apporter dans l'église la statuette miraculeuse «*pour consoler tout le monde*».

Notes

1. Copie du document épiscopal conservée aux A.D.I.V., G77
2. Seules restrictions : le prieur de Paimpont gardait les droits d'enfeu et à chaque fête de Pâques les paroissiens de St-Péran descendaient en procession à Paimpont.
3. Le nombre de baptêmes dans les 10 premières années, 400 environ, donne une idée de l'importance de la trève.
4. Semaine religieuse, 1874 pages 177-180, article un peu adapté dans le Pouillé, t. 2 et 6.
5. Impossible de le vérifier : les registres de sépultures ont disparu pour cette période à Talensac et à St-Péran.
6. Un indice : le délégué de l'évêque menace d'interdire l'église en 1641, car elle n'a pas de fonts convenables.
7. Ces registres citent également au XVIIe comme repères : la chaire, le Christ face à la chaire, les degrès du lutrin, les cordes des cloches, les fonts...
8. Consulter le remarquable ouvrage de Marcel Sibold, «Le sang des Grignion», Bar-le-Duc, 1987, t. 1, surtout p. 327-554.

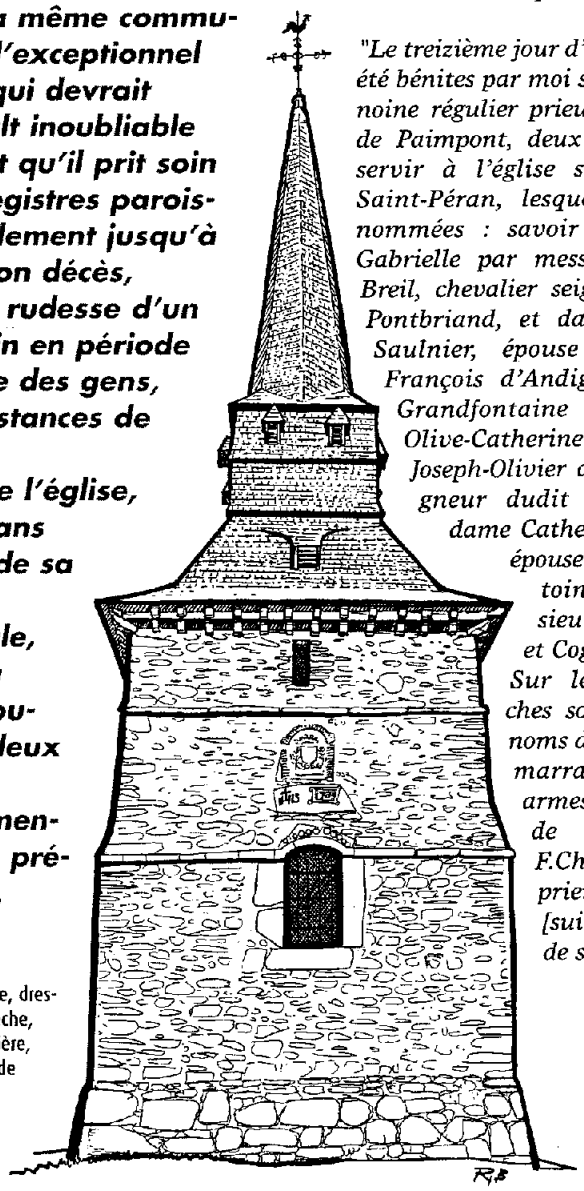
L'EGLISE SAINT-PIERRE DE SAINT-PERAN 2

Missire Yves Joubault (1664-1734) n'avait guère que 25 ans quand il fut nommé, par l'évêque de Saint-Malo et sur présentation de l'abbé de Paimpont, subcuré de la trève de Saint-Péran. Il y resta 44 ans, jusqu'à la fin de sa vie, qui survint le 21 avril 1734. Dès le lendemain, il fut inhumé dans le chœur de l'église "en présence d'un grand concours d'ecclésiastiques et de peuple"...

Ce destin d'un prêtre qui restait attaché toute sa vie à la même communauté n'avait rien d'exceptionnel en ce temps-là. Ce qui devrait rendre Yves Joubault inoubliable aux Pérannais, c'est qu'il prit soin de noter dans les registres paroissiaux, qu'il tint fidèlement jusqu'à quelques jours de son décès, quantité de faits, la rudesse d'un hiver, le prix du pain en période de famine, l'adresse des gens, et parfois les circonstances de leur mort...

Pour ce qui concerne l'église, il fut le témoin, et sans doute l'instigateur, de sa métamorphose au début du XVIIIe siècle, en particulier par la construction d'un nouveau clocher et de deux chapelles...

Rapportons et commentons brièvement ses précieuses annotations.



La tour rose, trapue et bien rythmée, dressée par un maçon du pays, et la flèche, un peu comme un chapeau de sorcière, conçue par un compagnon du Tour de France...

Les dernières cloches du premier clocher (août 1691)

Dès son arrivée, à l'été 1690, Yves Joubault se préoccupa de faire refondre les deux cloches. Dans les paroisses d'alors, les cloches étaient en effet le moyen de communication capital. Bien sûr, on avait fait appel aux familles les plus en vue pour le parrainage (et le financement !). C'est ainsi qu'à la fête se retrouvèrent comme marraines deux cousines de la famille Saulnier[1], elles-mêmes apparentées au jeune Louis-Marie Grignion de Montfort (1673-1716), alors en vacances non loin de là au Boismarquer[2] en Iffendic.
On avait gravé les armoiries de l'abbaye de Paimpont. Depuis une vingtaine d'années en effet, l'abbaye avait acquis tous les droits sur Saint-Péran, aux dépens des Rolland de jadis[3].
Jeune encore, et fraîchement nommé par l'intermédiaire du prieur, Y. Joubault s'efface devant lui et lui confie la bénédiction et la rédaction du procès-verbal.

"Le treizième jour d'août 1691 ont été bénites par moi soussigné, chanoine régulier prieur de l'abbaye de Paimpont, deux cloches pour servir à l'église subcursale de Saint-Péran, lesquelles ont été nommées : savoir l'une Anne-Gabrielle par messire Anne du Breil, chevalier seigneur du Pin Pontbriand, et dame Gabrielle Saulnier, épouse de messire François d'Andigné, sieur de Grandfontaine ; et l'autre Olive-Catherine par messire Joseph-Olivier de France, seigneur dudit lieu, et par dame Catherine Saulnier, épouse d'écuyer Antoine Robinault, sieur des Brieux et Coganne.
Sur lesquelles cloches sont gravés les noms des parrains et marraines et les armes de l'abbaye de Paimpont". F.Ch. Guignace, prieur, Y. Joubault [suivent quantité de signatures] .

Un plancher dans l'église (avril 1699)

"[Inhumation de] Jan Josset, de la Houssaie, le premier qui ait été enterré depuis que l'église a été planchéiée". Y. Joubault.

Jusqu'alors le sol était de terre battue, facile à creuser à cause des inhumations. Le plancher qu'on posa alors devait être amovible, car on continua d'enterrer dans l'église jusque vers le milieu du XVIIIe. Par la suite, le sol sera pavé de façon plus définitive (on achète des "grandes tuiles" en 1767[4])... jusqu'à ce que l'on fasse le ciment actuel (fin XIXe).

Le nouveau clocher (1708-1713)

Depuis plus d'un siècle, aux temps déjà lointains des guerres de la Ligue et de Henri IV, les Pérannais disposaient d'une église, mais elle ressemblait plutôt à une chapelle avec son petit clocher de milieu. Peut-être s'était-il mis à pencher sous le vent de la forêt ? Peut-être menaçait-il de tomber, comme tant d'autres qui s'écroulèrent dans les violentes tempêtes du début de ce siècle[5] ? Toujours est-il que, malgré les difficultés économiques des dernières années du règne de Louis XIV, on décida d'élever au bas de l'église une tour bien solide, avec une large assise pour la charpente. Grâce à Y. Joubault nous avons conservé bien des détails de l'édification de ce morceau de bravoure architectural, qui n'a pas changé depuis trois siècles.

• La première pierre (16 août 1708)

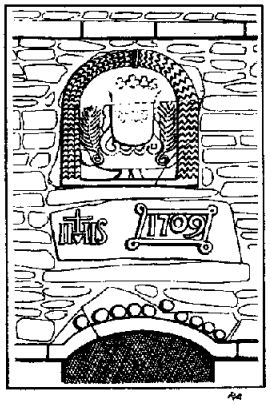
"Le seizième jour du mois d'août 1708, la première pierre du clocher de l'église subcursale de Saint-Péran, dépendante de l'abbaye et paroisse de Paimpont, dont la figure est ci-dessus, a été placée à l'angle du midi et bénite par le révérend père Christophe Guignace, prieur-recteur et chanoine régulier de l'abbaye de Notre-Dame de Paimpont, en présence des soussignants prêtres et paroissiens" Y. Joubault (suivent quantité de signatures).

Là encore, c'est le prieur de Paimpont qui est à l'honneur, mais désormais Y. Joubault tient lui-même les registres.

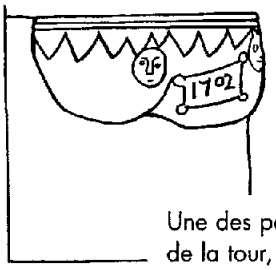
• La mort du maçon (janvier 1711)
"Inhumé sous le clocher de cette église pour en avoir été le maçon, Charles Lefort, du Gacel, âgé de 45 ans ou environ, le vingt et trois janvier 1711, en présence de Perrine Demeuré sa veuve, Guillaume Demeuré, Joseph Bigarré et mre Pierre Oresve et autres". Y. Joubault

Ce Charles Le Fort venait d'Iffendic[6], mais il habitait au Gacel, un gros village de Saint-Péran. Sa femme était d'une grande famille locale (un Demeuré participe à la construction de 1592). Ce rapport laisse supposer que le clocher est déjà en service, mais nous allons voir que la flèche proprement dite n'a pas encore été dressée.

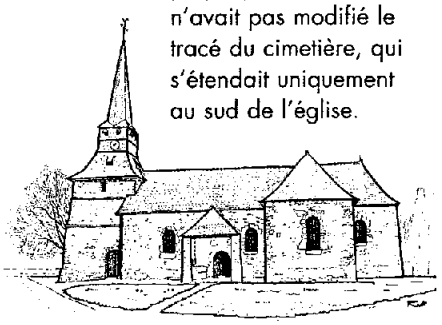
L'œuvre de Ch. Lefort, très trapue et bien rythmée, est ornée d'un joli décor avec **marques seigneuriales** (effacées mais certainement de l'abbaye de Paimpont), **signe chrétien** (I.H.S., avec une petite faute !) et **date** (1709, qui fut une année de famine).



Ce décor cadre bien avec un bénitier de 1702, œuvre probable de Charles Lefort ou de son équipe, qu'on aurait tort de prendre pour des fonts baptismaux romans...



Une des particularités de la tour, c'est que sa porte s'ouvre au sud et non à l'ouest. Cela s'explique parce qu'on n'avait pas modifié le tracé du cimetière, qui s'étendait uniquement au sud de l'église.



• La bénédiction de la flèche (printemps 1712)
"La flèche de l'église de Saint-Péran, longue de trente et cinq pieds, est d'un chêne devant la maison de Fourneaux. Elle a été bénite par le révérend père Christophe Guignace, prieur de Paimpont, et levée par René Armel et ses consors, ouvriers de maître André Desnoz le Tourangeot, charpentier de Rennes". Y. Joubault [entre le 26 avril et le 13 mai 1712].

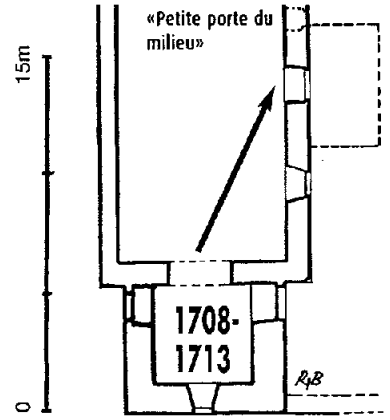
Le chêne qui sert d'ossature à la flèche mesure en effet 35 pieds (un peu plus de 11 mètres). Sans doute fut-il donné par les Saulnier alors seigneurs de Fourneaux. Le village de Fourneaux existe toujours et possède deux chênes qui peuvent avoir plusieurs siècles...
Maître André Desnoz (ou Desnos) "le Tourangeot" (1654-1741) était probablement un ancien compagnon du Tour de France. Il vivait sur la paroisse de Saint-Etienne de Rennes dont il fut trésorier. Son acte de décès le 28 avril 1741 rapporte qu'il avait été *"entrepreneur de bâtiments et marchand de bois"*. Peut-être est-ce cette dernière activité qui le mit en rapport avec les forestiers de Saint-Péran ?

• La fin des travaux (22/6/1713)
"Le vingt-deuxième juin 1713, le plomb du clocher de cette église, pesant six-vingt-quatre [124] livres, et la croix de fer, pesante quarante-cinq livres, faite par Julien Riace de Bonnamenet et portée par lui en procession devant le Saint-Sacrement, ont été levés et placés par Jan Rolland et Jan Houssay, de Coganne, couvreurs, en présence de tout le monde qui était à la procession de l'octave du Saint-Sacrement". Y. Joubault.

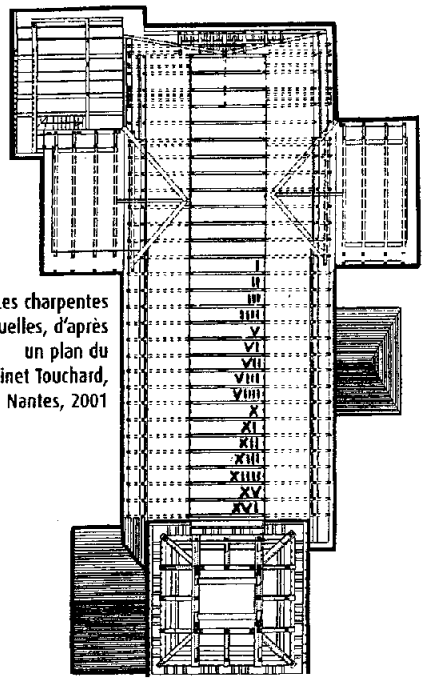
On imagine l'ambiance de fête, le profane succédant au religieux ! On imagine aussi la fierté d'Y. Joubault, qui désormais n'a besoin de personne pour faire les inaugurations...
Le village de "Bonamenay" aujourd'hui sur Paimpont était autrefois rattaché pour le culte à Saint-Péran, comme Fourneaux et Coganne. La croix de fer actuelle semble ancienne, mais bien sûr, nous n'avons pu la peser pour voir si elle correspond à celle de J.Riace... [7]

Travaux annexes

Cette petite épopée du clocher entraîna quelques travaux annexes qui n'ont pas été rapportés par Y. Joubault.
• On déplaça la **grande porte de façade**, inutile depuis qu'une arcade ouvrait sur la nef. On la mit un peu plus bas que la *"petite porte du milieu"*, probablement en prévision des chapelles qu'on projetait déjà de bâtir. Ce déplacement de porte entraîna un déplacement du chapitreau...



Le bas de l'église, et le déplacement de la «grande porte du bas».



Les charpentes actuelles, d'après un plan du Cabinet Touchard, Nantes, 2001

• Surtout on refit la plus grande partie de la **charpente**, pour effacer les traces de l'ancien clocher et reprendre de gros désordres. La partie refaite est facile à remarquer : les nouvelles fermettes sont numérotées de I à XVI... Nous allons bientôt connaître le charpentier local : Julien Besnard, des Plesses, qui travailla aussi sur les deux chapelles.

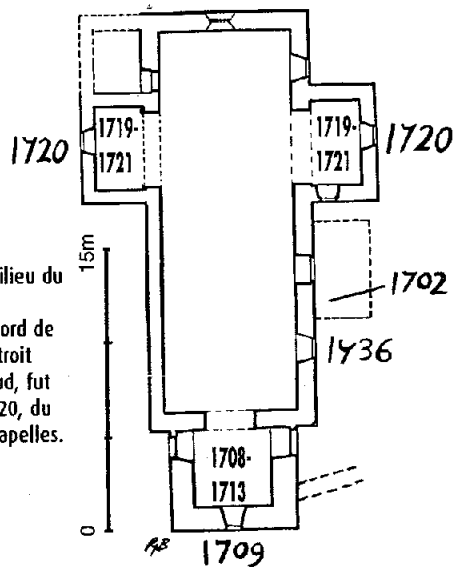
A suivre...

• P. Roger Blot

Notes :
1. Voir : Marcel Sibold, Le sang des Grignion, p. 367 et 360.
2. Id., p.1170.
3. Voir : Guillotin de Corson, Pouillé, t.6.
4. A.D.I.V., G564M, livre de délib. 1749-1792
5. Ainsi, le clocher voisin d'Iffendic fut renversé par la tempête le 2 février 1701 (mairie, registre de sépultures).
6. Charles Lefort est cité dans les registres d'Iffendic et de Saint-Péran.
7. On sait aussi que le pays de Paimpont était spécialisé dans le travail du fer à cette époque...

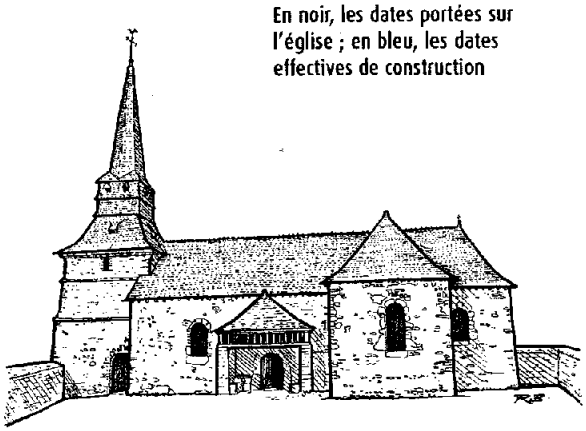
L'EGLISE SAINT-PIERRE DE SAINT-PERAN 3

Grâce aux registres paroissiaux tenus par Yves Joubault (1690-1734), nous réalisons aisément comment la chapelle toute simple de 1592 va revêtir en quelques années, au début du XVIIIe, la forme presque idéale des églises rurales de l'Ancien Régime. Elle avait déjà une tour (article 2), il lui manquait deux chapelles...



L'église au milieu du XVIIIe.
NB : le mur nord de la nef, plus étroit que le mur sud, fut refait vers 1720, du temps des chapelles.

En noir, les dates portées sur l'église ; en bleu, les dates effectives de construction



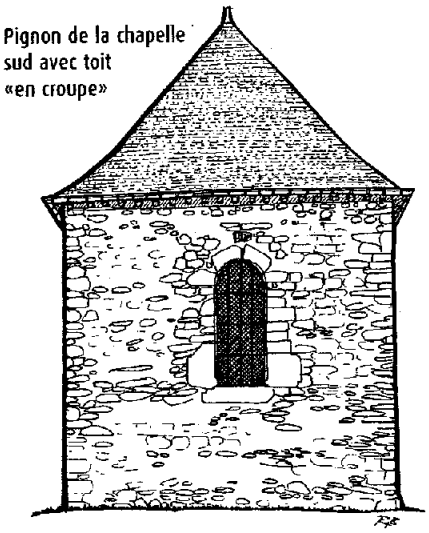
Ci-dessus, comme un manoir en sa cour, l'église au fond du cimetière, telle qu'elle pouvait se voir au milieu du XVIIIe.
L'église d'aujourd'hui est un peu différente : ainsi, le cimetière a été remplacé par une pelouse, une fenêtre est venue se glisser entre le porche et la chapelle au XIXe. Du coup, le porche a été diminué. Il est devenu un simple auvent, alors que celui du XVIIIe avait probablement deux murs latéraux avec bancs et à l'étage un ossuaire (comme à Parthenay-de-Bretagne).

Les deux chapelles (1719-1721)

Jusqu'alors l'église avait un volume des plus simples et l'entrée du chœur était encombrée de deux autels. Le premier était dédié à Notre-Dame. Celui de droite, longtemps consacré à saint Jacques, avait pris le nom d'autel Saint-Nicolas (protecteur contre la mortalité infantile), du temps même d'Y. Joubault, vers 1693.
On était à peine remis de la construction du clocher qu'on se lança dans l'ouverture de deux chapelles symétriques, qui dégagèrent le chœur et achevèrent de monumentaliser l'édifice.

• **La première pierre** (4 avril 1719)

«*Le mardi de la semaine sainte, quatrième jour d'avril 1719, a été placée la première pierre de la chapelle que l'on veut bâtir en l'honneur de la Sainte-Vierge, proche la sacristie de l'église de Saint-Péran*». Y. Joubault, curé (suit seulement la signature de Julien Lefeuvre, maçon possible)

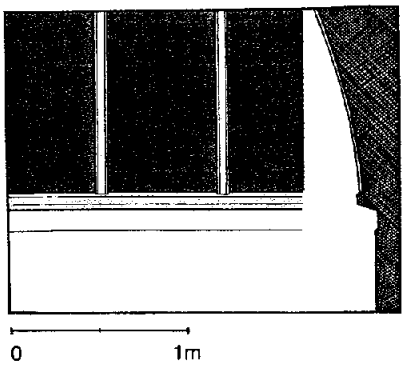


Pignon de la chapelle sud avec toit «en croupe»

• **La mort du charpentier** (1721)
«*Inhumé dans l'église, Julien Besnard, des Plesses, âgé de 46 ans, en présence de Janne Berhault sa femme et de ses enfants et frère.*
Son enfeu gratis pour reconnaissance du service qu'il a rendu à l'église dans les charpentes de l'église et des chapelles qu'il a faites. Le quatrième janvier 1721». Y. Joubault.

Ce Julien Besnard meurt donc au tout début de 1721, ayant à peine terminé son œuvre dans les chapelles. Nous apprenons par la même occasion qu'il a refait la charpente de la nef, au moins partiellement. Le lambris existe toujours (caché par un plâtre peu inspiré), avec ses couvre-joints rainurés et sa corniche fine (dessin ci-dessus).

Le lambris, de face et de profil



L'observation, dans les combles, de la charpente des chapelles, laisse supposer qu'on avait prévu de mettre intérieurement l'église en forme de croix parfaite, avec un lambris homogène. La mort prématurée du charpentier explique sans doute le changement de parti : les chapelles furent couvertes d'un simple plafond de bois et restèrent séparées de la nef, comme la tour, par des arcades cintrées.

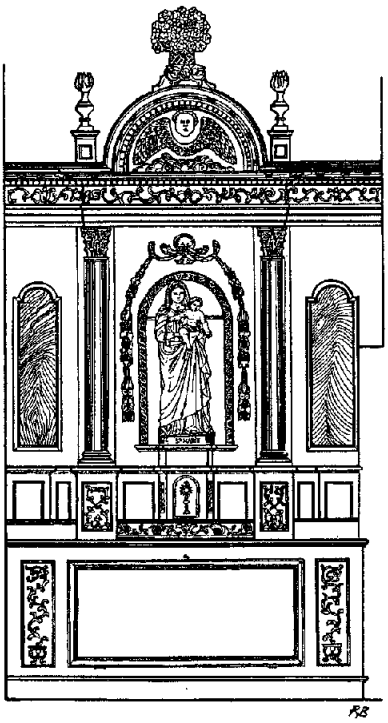
• **Bénédiction** (8 septembre 1721)
«*Le huitième jour du mois de septembre 1721, avec la permission de Mgr de Saint-Malo, nous avons bénite les deux chapelles nouvellement bâties, l'une en l'honneur de la Sainte-Vierge où on a dit la messe le même jour, l'autre vers le cimetière en l'honneur de saint Yves, en présence de messieurs Morand, recteur de Saint-Gonlay, Pestel, Notin et Coquart d'Iffendic, prêtres, et grand concours de monde*». Y. Joubault.

Y. Joubault a attendu une grande fête de la Vierge, la Nativité de Marie, pour inaugurer lui-même les chapelles, sans le concours du prieur de Paimpont. Il a dédié la chapelle sud à saint Yves, son saint patron...

Travaux annexes

Cette dilatation de l'église s'accompagna de la mise en place de deux grandes fenêtres au sud : une donnant sur le chœur (reprise au XIXe), et une dans la nef, datée de 1736. On mit également «en croupe» la toiture du chevet, pour l'harmoniser au reste de l'édifice.
Au terme de ces travaux, l'église tréviale avait acquis une sorte de plénitude, qui la hissait sans peine au rang des églises paroissiales voisines.

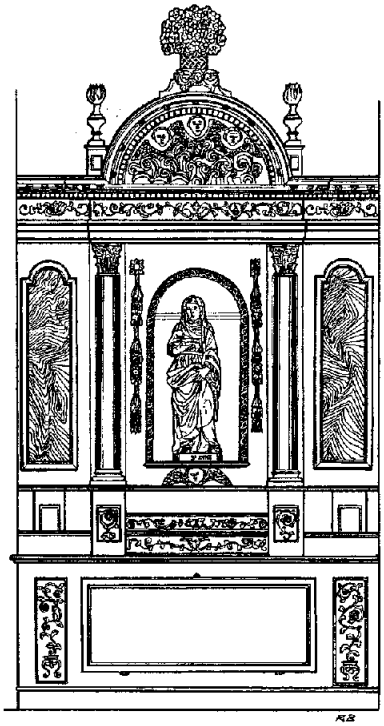
Les retables des chapelles



Le retable de la chapelle de la Vierge, devenue en 1726 la chapelle du Rosaire (voir Pouillé), avec un ange au fronton et un tabernacle.

Intérieurement, les chapelles seraient assez banales si elles n'étaient ornées de deux autels avec des retables de bois, difficiles à dater.
Ils présentent entre eux peu de variantes de structure et de décor et sont à l'évidence de la même main, celles d'un artisan zélé qui ne ménage pas ses efforts pour faire aussi bien que les ateliers des villes, mais reste besogneux et savoureusement naïf (voyez les têtes et les ailes des anges !). Son œuvre présente d'ailleurs quelques irrégularités (type de pilastres derrière les colonnes, absence de base aux soubassements...).
La dernière polychromie, assez austère, remonte aux années 1880. Pour le reste, les retables n'ont guère changé depuis leur origine. Mais à quand remontent-t-ils ?
Si l'on exclut la deuxième moitié du XVIIIe (le livre de délibérations conservé pour cette période ne les mentionne pas), on peut penser à deux hypothèses extrêmes :
- ils furent faits pour l'inauguration de 1721, par un artisan du pays.
- ils furent faits dans la première moitié du XIXe, par un nostalgique des retables de l'Ancien Régime. Cette hypothèse est appuyée par le fait que les mesures semblent répondre au système métrique.

L'analyse scientifique des couches picturales sera le moyen le plus sûr de préciser la datation.



Le retable de la chapelle Saint-Yves, devenue au XIXe la chapelle Sainte-Anne, avec trois anges au fronton et un sous la statue.

Autres traces du mobilier de l'Ancien Régime

Mentionnons seulement deux éléments, aujourd'hui peu signifiants, qui suggèrent ce que put être le chœur avant les travaux du XIXe.

• Le tabernacle
Accrochées aux retables, trois petits anges en bois doré (dessin ci-dessous) révèlent l'existence d'un tabernacle opulent du temps de Louis XIV, aujourd'hui disparu. Sans doute existait-il avant l'arrivée d'Y. Joubault en 1690, car il ne le mentionne pas dans ses registres. La qualité du travail laisse supposer qu'on avait fait appel à un atelier de grande ville.

Largeur 28,5 cm

• La table de communion («balustre»)
A présent juchée sur la tribune, elle était déjà placée à l'entrée du chœur en 1755, car à cette date, il est proposé «*que les fonds baptistaires soient enclos avec l'ancien balustre*» (livre de délib., 15 juin). Comme le tabernacle, c'est l'œuvre d'un bon ébéniste (dessin ci-dessous).

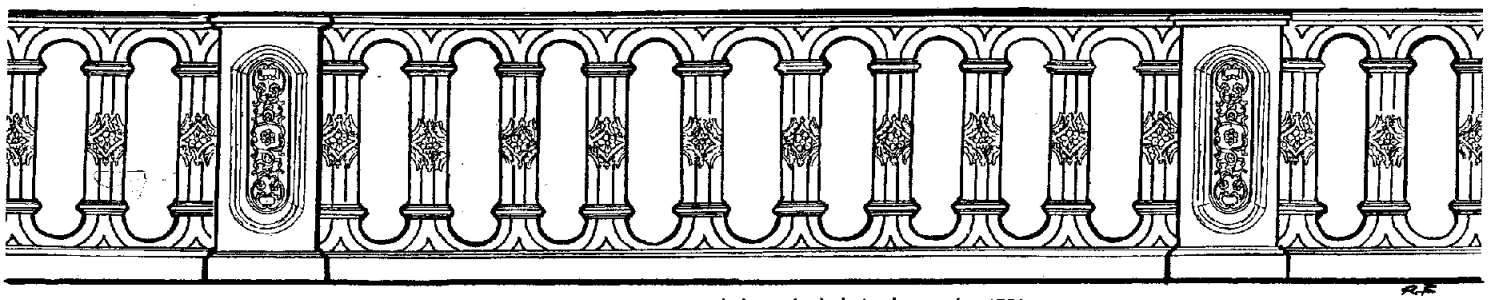
Un vrai patrimoine, bâti dans la peine

Avant d'aborder le XIXe, retenons quelques idées.
• Les notations précises d'Y. Joubault nous font mesurer à quel point une église comme celle-ci relève du patrimoine («héritage des pères»). En effet c'est d'abord une œuvre locale, faite par des artisans vivant dans des villages qui existent encore (Le Gacel, Bonnamenet, Coganne...) et issus de familles encore représentées... Même si cette communauté n'était pas bien riche, ni très initiée à l'art savant, elle avait beaucoup de dignité et l'église était son bien principal.

• Il faut réaliser la dureté de la vie d'alors. L'exemple de Charles Lefort, le bâtisseur de la tour, n'est pas du tout isolé. D'après les registres, il se marie une première fois à Iffendic. Il a au moins six enfants. Sa femme meurt en couches, il se remarie aussitôt avec Perrine Demeuré, du Gacel, une veuve qui elle-même a perdu son seul enfant. Deux mois après, au creux de l'hiver 1711, il meurt à son tour, à 45 ans, laissant à sa nouvelle femme les enfants du premier lit et une petite fille qui naîtra sept mois après sa mort (elle sera baptisée à quelques pas de la tombe de son père, sous la tour)... Saint Louis-Marie Grignion de Montfort, son contemporain, mourra lui-même d'épuisement à 43 ans...

A suivre...

P. Roger Blot



La balustrade de bois, des années 1750.

L'EGLISE SAINT-PIERRE DE SAINT-PERAN 4

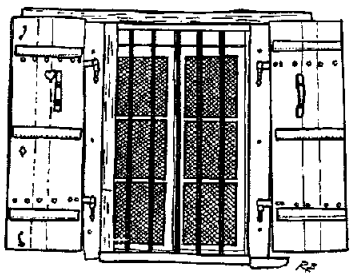
Avec la Révolution de 1789, la petite église connut, comme bien d'autres, de grands moments d'exaltation... et de silence.
Le 5 avril 1789, on y discuta avec passion le cahier de doléances, particulièrement revendicatif[1]. Il fut probablement mis en forme par le subcuré lui-même, Noël Lemée[2], qui n'eut pas de peine à argumenter contre l'abbaye de Paimpont : depuis près d'un an, il était en conflit ouvert avec elle, ayant fait des démarches auprès de l'évêque de Saint-Malo pour que la trève de Saint-Péran devint enfin paroisse.
Sous l'impulsion de Noël Lemée, les Pérannais et beaucoup de volontaires de Coganne se constituèrent en commune et le 7 février 1790 l'église fut le théâtre de la première élection municipale... conclue par un Te Deum d'action de grâces : Noël Lemée était devenu le premier maire de Saint-Péran[3].
Pour le service divin, il se faisait seconder par Pierre Hazard, de Paimpont, ordonné depuis septembre 1789. L'harmonie semblait régner entre l'idéal républicain et l'idéal évangélique, à tel point que le dimanche matin la milice faisait le tour des cabarets pour ramener tout le monde à l'église[4] ! Hélas, les choses se durcirent, terriblement, obligeant à un choix crucifiant.
Le 22 mai 1791, désirant d'abord rester prêtres catholiques, Noël Lemée et Pierre Hazard rétractèrent leur serment à la Constitution. Peu après, ils rentrèrent dans la clandestinité. Finalement, le 13 janvier 1796, Noël Lemée fut pris sur Treffendel par l'impitoyable garnison révolutionnaire de la Gaillarde (en Paimpont). On alla, dit-on, l'exécuter sur le tertre de la chapelle du Coudray, d'où l'on voit si bien le clocher de Saint-Péran. Deux mois plus tard, le 17 mars 1796, Pierre Hazard fut capturé lui aussi, sur Saint-Maugan, et exécuté sans jugement[5]. Depuis avril 1793, les deux cloches étaient parties, et les scellés avaient été apposés à l'église. On eut dit la fin du monde.

L'église «paroissiale» (1803-2002)

Fut-il tenu compte de l'aura de ces prêtres proches du peuple et martyrs ? La commune fut maintenue et en 1803, lors de la réorganisation officielle du nouveau diocèse de Rennes, Saint-Péran fut reconnue paroisse du doyenné de Plélan et reçut un recteur. Ces deux siècles de vie paroissiale ont forcément marqué l'église, surtout pour le mobilier, mais paradoxalement ils sont moins connus que les deux siècles précédents, car l'essentiel des archives du presbytère a malencontreusement disparu[6].
Nous pouvons distinguer trois périodes, deux pour le XIXe, assez contrastées, et une pour le XXe.

■ La première moitié du XIXe, dans la foulée de l'Ancien Régime

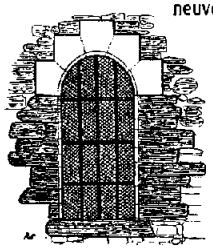
La nouvelle paroisse, amputée de Coganne, était pauvre et ne dépassait guère 300 habitants. Il fallut attendre les années 1830-1840 pour engager des travaux importants, sous le recteur A. Jouan.



La fenêtre de la chambre du recteur

- En 1832-1835[7], la sacristie fut agrandie et, ce qui est plus original, surmontée d'une chambre sympathique avec cheminée pour le confort du recteur dont le presbytère était à un bon kilomètre.

Une des fenêtres neuves



- Intérieurement, l'église devint plus lumineuse grâce à l'ouverture de plusieurs grandes **fenêtres** bien réparties, faciles à reconnaître à leur appareil régulier et leurs claveaux de calcaire en escalier. Une de ces baies occasionna un dernier remaniement du porche, de plus en plus simplifié.
- Les **vantaux** des portes furent refaits et les fenêtres reçurent de jolis **vitraux** géométriques, ajustés aux barreaux[8].

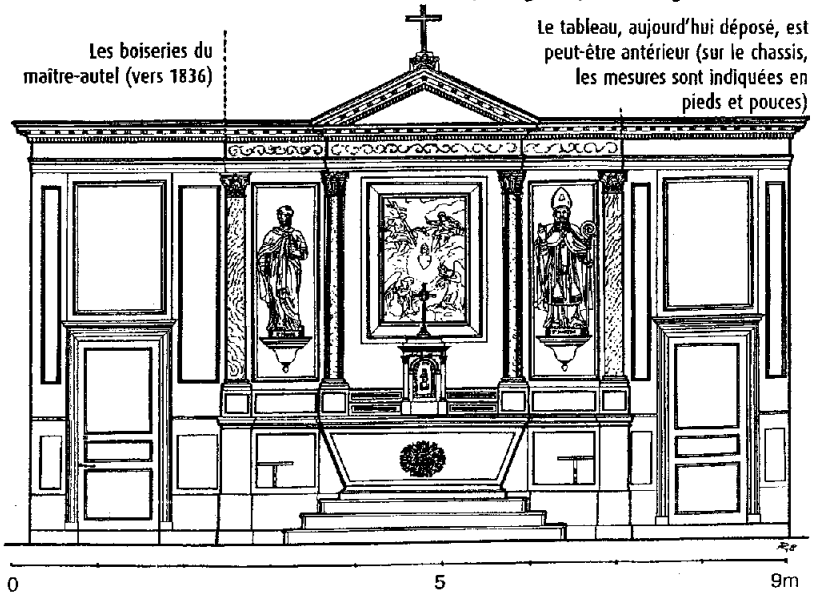
■

- L'apport le plus remarquable fut le **nouveau maître-autel** (dessin ci-dessous) avec ses boiseries à pans coupés, vers 1836. Son classicisme épuré est très caractéristique de l'ébéniste rennais Jean-Marie Mélin[9], dont c'est d'ailleurs la plus grande œuvre conservée. Le reste du mobilier s'harmonise bien avec cette pièce maîtresse, car il est uniquement d'inspiration classique. Faute de sources, nous nous limitons à quelques observations :
- Mise à part la «*petite bonne Vierge*» (l'expression est de Noël Lemée[10]), gratifiée de nouvelles boiseries, toutes les **statues** furent renouvelées. Les plus intéressantes vont par deux.

Saint Pierre et **Saint Martin** du maître-autel, en bois, sont typiques de la production rennaise vers 1840. Des statues de Saint Pierre identiques se retrouvent à Bais, Beignon, La Chapelle-Thoua-

Les boiseries du maître-autel (vers 1836)

Le tableau, aujourd'hui déposé, est peut-être antérieur (sur le chassis, les mesures sont indiquées en pieds et pouces)



0 5 9m

154cm 172cm

133cm 132cm

rault, Le Verger... Ce type dynamique avec clés, livre et visage jeune rompt avec le Saint Pierre pénitent et âgé du XVIIIe. Le Saint Martin est très proche des statues d'évêques fournies à Romagné en 1842-44 par Madiot de Rennes et sculptées par Rouaux père[11].

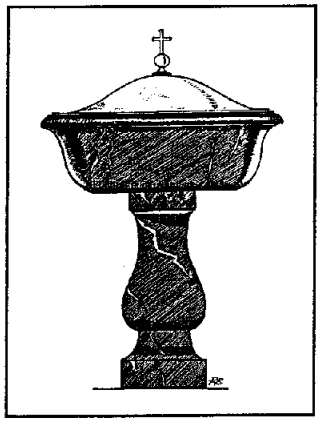
111cm 111cm

La Vierge à l'Enfant et **Sainte Anne** des autels latéraux, en bois, ont juste la même hauteur (1,11 m.) et doivent relever de la même commande, vers 1840. Anne est devenue ici une femme biblique, indépendante de Marie (type déjà existant au XVIIe).

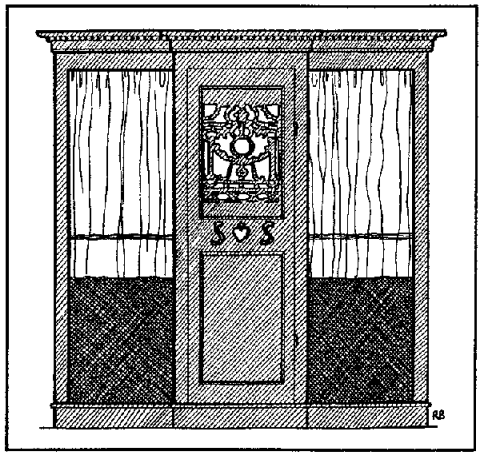
Saint Antoine et **Jean-Baptiste**, en plâtre dur, sont manifestement de même main et conçus pour aller de pair (symétrie du cochon-sanglier d'Antoine et de l'agneau de Jean). Ils révèlent l'influence du Rennais J.-B. Barré qui dirigeait l'Ecole de Sculpture. Remarquons que la présence de Saint Antoine ermite, protecteur des cochons, est quasiment obligatoire dans les églises du pays de Montfort...

■

- Une **cloche** porte la date de 1843. Elle fut «*fondue par Paul Havard à Villedieu*» mais «*vendue par Madiot de Rennes*». Cette notation nous confirme que le principal fournisseur du mobilier fut sans doute l'entreprise Madiot, qui disposait d'un grand dépôt de statues et était en mesure de peindre et dorer les retables.



- Les **fonts** de marbre noir, dont l'achat était projeté en 1843 (octobre), remplacèrent les fonts historiques de la trève (un fragment en granit est peut-être conservé sous la tour). Ils portent sur le couvercle la marque «*Pincé frères, Rennes*». Ces Pincé appartenaient à une longue dynastie de marbriers, issue de Laval.
- Les **stalles**, finement travaillées, sont assez liées au maître-autel et peuvent venir comme lui de P.-M. Mélin.
- La **chaire** et les **confessionnaux** sont plus difficiles à dater mais restent de tradition classique. Il est probable que les deux confessionnaux, quoique presque semblables, ne soient pas de même époque mais que l'un, en bois léger, soit la copie de l'autre en chêne (un seul est signalé en 1861). Ces confessionnaux étaient à l'origine dans les chapelles latérales (traces sur les murs).



Les murs avaient été peints en blanc, le lambris en bleu azur, avec des couvre-joints plus clairs. Le pavement était rose. L'église, quoique modeste, présentait au milieu du siècle un charme plein de fraîcheur, une harmonie douce, qui nous séduirait davantage aujourd'hui que le décor lourd et artificiel laissé par la seconde moitié du siècle...

A suivre...

• P. Roger Blot

Notes :

1. A.D.I.V., 2Mi 30 R2, ou H. Sée, *Cahiers de doléances...* t.3, p.422-441.

2. Né à la Rivière en Plélan, il fut ordonné en 1771. D'abord à Maxent, il devint subcuré de St-Péran en avril 1788.

3. A.D.I.V., G654M.

4. G654M ; E Dép. Adm., 45-47.

5. Guillotin de Corson, *Les confesseurs de la foi...*, Rennes, 1900, p. 123-127.

6. Au moins depuis 30 ans, probablement au départ du dernier recteur. Nous nous appuyons seulement sur quelques sources communales (A.D.I.V., mairie) et sur le rapport de 1861 (Arch. Dioc.).

7. La date de 1832 est portée sur une fenêtre du rez-de-chaussée. Des comptes ont été gardés sur les derniers travaux d'ameublement en 1835.

8. Réfection des portes attestée par sources (16 avril 1834). Décor des vitraux cité dans le rapport de 1861.

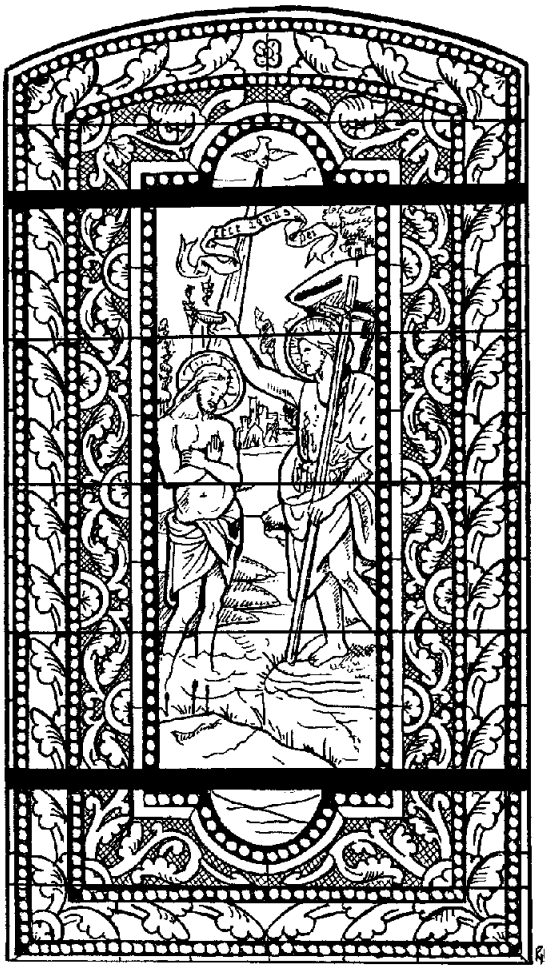
9. Pierre-Marie Mélin (Rennes, 1788-1861) est l'un des principaux ébénistes rennais de la première moitié du XIXe. Citons, en 1824, les deux retables de Saint-Etienne de Rennes et surtout, en 1834, l'autel Saint-Joseph de La Chapelle-Chaussée, très proche de celui de Saint-Péran.
Le nom de Mélin «*menuisier patenté*» apparaît dans un texte de Saint-Péran du 8 janvier 1837 (E Dép. Adm. 39). Il aurait fait en 1835 un devis de 4.071 F que l'on désirait augmenter, en particulier pour acheter «*quatre statues*». Ces statues sont probablement Saint Pierre et Saint Martin, La Vierge et Sainte Anne.

10. A.D.I.V., E Dép. Adm. 46, 31 mars 1790.

11. Vie Dioc. 1997, n°18.

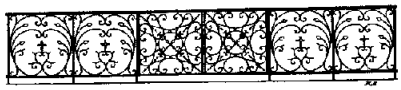
L'EGLISE SAINT-PIERRE DE SAINT-PERAN 5

Parcourons rapidement les 150 dernières années de l'église de Saint-Péran, et rêvons sur son avenir.



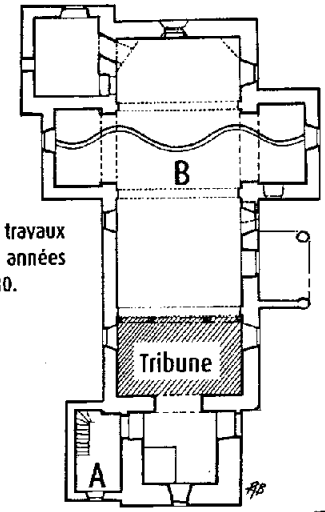
L'apport le plus sympathique de cette période nous semble le vitrail du Baptême du Christ, idéalement placé dans l'axe de l'église (atelier Rault, début XXe).
Il présente une originalité iconographique. D'ordinaire, la phrase qui domine la scène est la parole du Père : «Celui-ci est mon fils bien-aimé». Ici, c'est l'oriflamme de la croix du baptiste qui s'est envolé : «Voici l'Agneau de Dieu».
Du coup, l'image prend un accent très lié à l'Evangile de Jean, en consonnance avec l'Agneau immolé de l'ancien maître-autel.

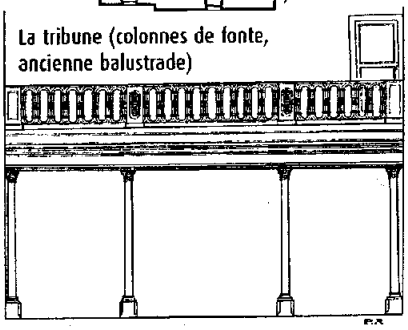
■ La seconde moitié du XIXe, ou le besoin de faire grand



La nouvelle grille du chœur (B)

Les travaux des années 1880.





La tribune (colonnes de fonte, ancienne balustrade)

Au XIXe, le doyenné de Plélan vit la reconstruction de presque toutes ses églises. Seules y échappèrent celle de Paimpont, protégée par son intérêt architectural et historique évident, et celle de Saint-Péran, épargnée plutôt par manque de moyens. Toutefois, l'effet d'entraînement était tel que c'était presque complexant de ne rien faire. Vers les années 1880, on se lança dans une rénovation intérieure assez risquée, qui fit perdre à l'église beaucoup de sa franche simplicité.

Depuis longtemps déjà, on rêvait de normaliser la sortie ouest en ouvrant une porte sous la tour[1], mais ce projet n'était pas impératif tant que le cimetière restait au sud de l'église[2]. Il fut éclipsé par la nécessité de gagner de la place, aussi bien dans la nef que dans le chœur.

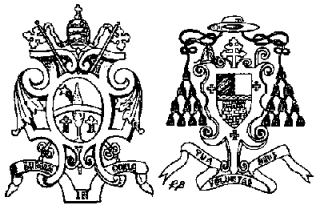
Deux solutions furent adoptées pour agrandir la nef : implanter une **tribune**, et dégager l'espace sous la tour en rapportant l'escalier dans un **bâtiment annexe** (A).

Pour le chœur, le **parquet** fut dilaté : il engloba celui des chapelles et prit une forme tout en courbes (B). Une **table de communion** de fer forgé libéra l'ancien balustre du XVIIIe, qui gagna la tribune.

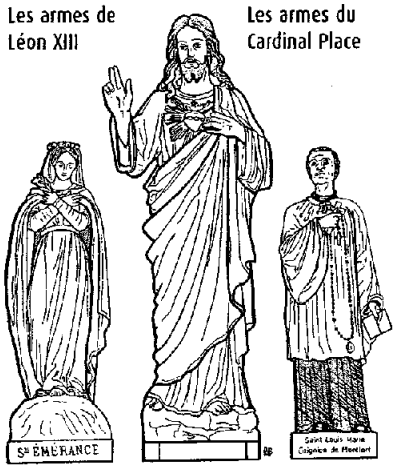
Ces opérations qui auraient pu être simples furent accompagnées de tout **un décor de plâtre**, avec la volonté marquée de rejoindre la grande architecture. Le lambris fut transformé en voûte, les murs furent rythmés de pilastres portant un large entablement et se prolongeant sur la voûte par des arcs doubleaux. Dans le chœur à pans coupés furent simulées des ogives rayonnantes...

D'autres remaniements tentèrent d'aligner vaille que vaille la petite église sur sa grande sœur de Plélan nouvellement reconstruite : **un ciment** bien lisse effaça le pavage du XVIIIe, les retables furent solennisés par des **couleurs** plus graves, brune, rouge et or. Au-dessus de l'autel principal, le tableau fut abandonné au profit d'une grande statue du **Sacré-Cœur** (qui triomphait partout dans ces années 1880). Deux grands **blasons**, du pape et de l'archevêque du temps, furent peints au-dessus des portes du chœur.

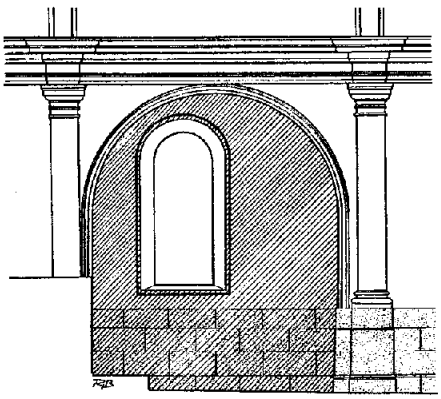
Les difficultés de paiement et les protestations des artisans nous ont valu des renseignements précis consignés dans les archives municipales : les **plâtreries** avaient été réalisées «*dans les derniers mois de l'année 1879*» pour 4380 F par Louis Prioux de Montfort, et les **peintures** durant l'été 1884 par Jean-Louis Renaudin de Plélan, pour 730 F (boiseries, meubles, retables, statues...).



Les armes de Léon XIII — Les armes du Cardinal Place



Trois statues de la fin du XIXe (sainte Emerance a sa fontaine près du bourg)



Le nouveau décor, idéalisé par le dessin

Hélas, il faut bien convenir que ces ingrédients d'une architecture de perfection s'adaptaient mal ici : les murs avaient du fruit, le lambris était trop plat, trop irrégulier. Ce n'était pas vraiment de l'architecture, mais un décor qui respirait l'artifice : les pilastres contournent la chaire, s'arrêtent au-dessus des boiseries... La corniche qui ceinture l'église double lourdement celle du retable majeur. La tribune ne respecte pas non plus l'architecture existante puisqu'elle obture en partie deux fenêtres pourtant récentes et l'arcade qui ouvre sous la tour. Mais quel que soit le jugement porté sur ces travaux, on peut au moins leur reconnaître un grand mérite : ils ont préservé l'église de la reconstruction.

■ L'apport du XXe

Ce sont juste de petites retouches.

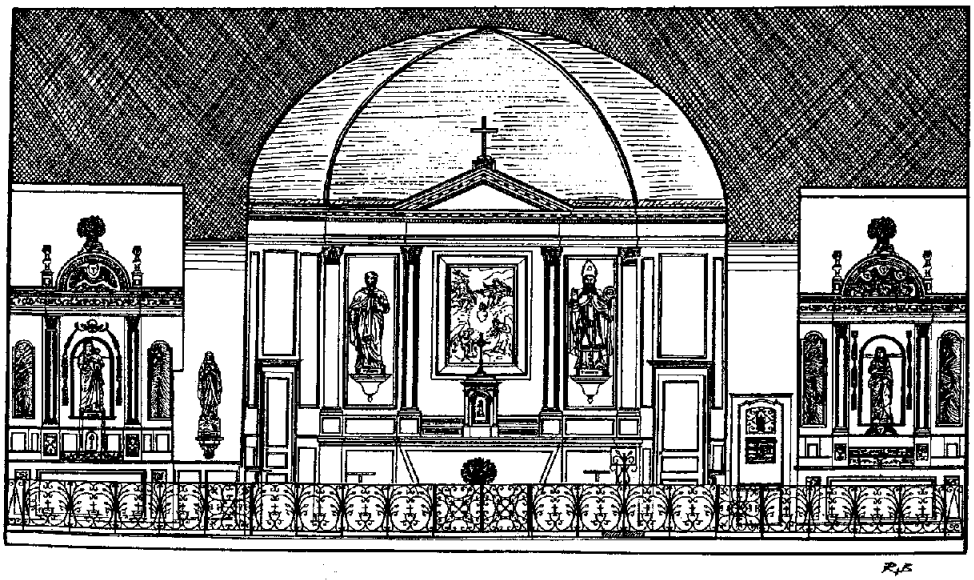
- L'apport le plus sympathique est la création d'un vitrail du **Baptême du Christ** sous la tour (dessin page 1), quand on y eut placé les fonts baptismaux. Il est caractéristique de l'atelier Rault de Rennes, au début du XXe.
- La **plaque des morts** de la guerre, en forme de livre ouvert, est l'écho de la liste des constructeurs de 1592 sur la porte sud, et montre la pérennité de certaines familles pérannaises.
- La seconde **cloche** fut refondue en 1919. Une troisième enrichit la sonnerie en 1932 (Havard de Villedieu).
- Vers 1960, le parquet «en feuilles de fougère» du chœur fut remplacé par une **mosaïque** à motif de croix. A la même époque, le **Chemin de croix** des années 1840 (gravures encadrées) fut relayé par de petits médaillons imitation bronze.
- En 1984, le P. Duval, dernier recteur, offrit **un orgue portatif**[3] qui remplit la chapelle Sainte-Anne.
- Vers 1990, un nouvel autel conciliaire exalta le bois de la forêt proche.
- Le dernier cadeau, tout récent, a été une statue de saint Louis-Marie Grignion de Montfort (d'après le sculpteur Resnay), bienvenue en cette église où se marièrent ses grands-parents paternels.

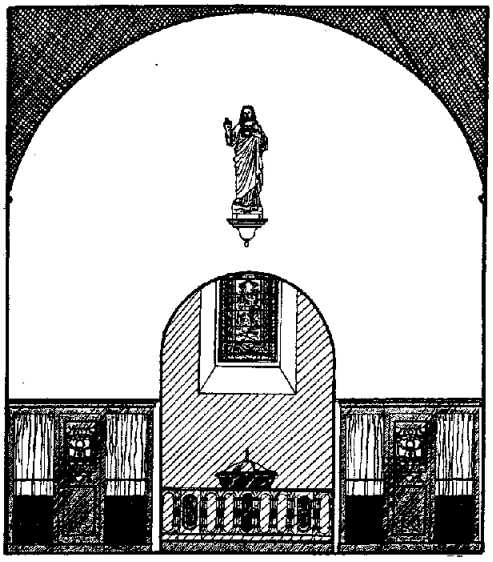
■ Et l'avenir ?

Tous les débuts de siècle, il se passe quelque chose d'important pour l'église de Saint-Péran. En 1606, elle devint tréviale. A partir de 1708, elle s'agrandit d'une tour et de chapelles. En 1803, elle devint paroissiale puis, en 1905, bien communal... Ce nouveau siècle lui donnera un nouveau statut dans le cadre d'une plus vaste paroisse. L'année 2002 verra aussi s'engager une restauration pleine de promesses. L'église aux pierres roses, plus belle et mieux connue, fera de plus en plus la fierté des Pérannais, le bonheur des chrétiens des environs... et des randonneurs de Brocéliande. Et qui sait même si bientôt, en ces terres mythiques, le retable de Mélin au-dessus du maître-autel ne sera pas aussi remarqué... que le tombeau de Merlin !

• P. Roger Blot

qui remercie vivement les Pérannais pour leur aide.





L'intérieur de l'église, tel qu'il pourrait être, avec la complémentarité du chœur (Eucharistie) et de la tour (Baptême). Le dégagement de l'arcade qui ouvre sur les fonts est une simple proposition, qui tire parti de l'absence très inhabituelle de porte à l'ouest. L'autel conciliaire est à ajouter.

Notes :

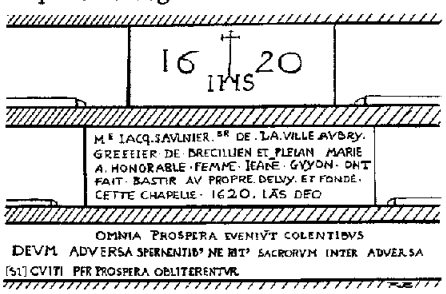
1. Projet dessiné par l'architecte local Charles Rallé, heureusement non réalisé.
2. Le cimetière fut déplacé à l'ouest de l'église vers 1890.
3. C'est l'un de ces «polyphones» (n°144), du facteur d'orgues nantais Debierre, conçus principalement pour supporter le voyage vers les églises de mission. Il fut placé en 1895 dans l'église de Blain (informations données par le Père Bernard Lebreton).

Sources :

Elles sont indiquées au fil du texte.

Compléments :

1. Dans l'article 1, nous n'avons pas eu la place de transcrire les inscriptions de la chapelle de Coganne. A la fin de la seconde,



il faut comprendre *Laus Deo (Louange à Dieu)*.La troisième peut se lire ainsi : *Tout le bonheur arrive à ceux qui respectent Dieu, le malheur à ceux qui le méprisent, ainsi le culte sacré, dans le malheur comme le bonheur, ne peut être oublié.*

2. Dans l'article 2, le blason de la tour est bien celui de l'abbaye de Paimpont, «*d'hermines plein, soutenu de deux palmes et timbré d'une mitre et d'une crosse*». C'est d'ailleurs le mieux conservé, ce qui est paradoxal pour une trève qui n'aimait guère l'abbaye...